

Alors Baccarat souffla à l'oreille du comte :

— Sa voix est réellement méconnaissable ; il parle très bien le français des Espagnols... Cependant, je jurerais que c'est lui.

— Qui donc ? demanda le comte.

— Mais, répondit Baccarat, le complice, l'âme damnée de sir Williams, ce vicomte de Cambalh dont nous avons perdu les traces depuis quelques jours.

— Oh ! oh ! dit le comte, ce serait fort.

— C'est de la force de sir Williams.

— Mais alors, pourquoi ce duel ?

— Ah ! voilà, dit Baccarat, je me heurte à un nouveau mystère... cet homme a réellement un génie infernal.

Comme elle parlait ainsi, le break entra dans une allée du Bois, et M. de Manerve, indiquant du doigt, sur le sable de l'avenue, le sillon tout frais d'une voiture, dit :

— Décidément, nous avons du guignon. Je crois que nous arrivons les derniers au rendez-vous et qu'il me faudra chasser mon cocher.

En effet, M. le marquis don Inigo et ses témoins avaient été devancés par le vicomte Andrea et les siens.

### XCVII

M. le vicomte Andrea avait dormi comme un bienheureux jusqu'à cinq heures du matin. Les grands cœurs s'abandonnent au repos avec une noble confiance à la veille du péril.

Armand de Kergaz, entrant dans la chambre de son frère, le trouva étendu tout habillé sur son lit de sangle. Le faux pécheur repentant avait les mains jointes, et son visage respirait la quiétude, la sérénité de ceux qui ont renoncé aux pompes de ce monde pour se réfugier tout entiers en Dieu. M. de Kergaz fut obligé de le secouer pour l'arracher au sommeil.

La veille, le comte avait ramené sa femme à Paris sous le prétexte qu'on était au samedi soir, et qu'il y aurait le lendemain dimanche, à Saint-Roch, un très beau sermon d'un prêtre étranger.

Jeanne, dont Andrea avait la parole, n'avait point semblé deviner qu'un motif autrement grave et impérieux forcerait son mari et son beau-frère à coucher à Paris.

Tous les préparatifs indispensables dans cette grave et triste affaire qu'on nomme le duel avaient été faits la veille par M. de Kergaz. Fernand Rocher devait venir le prendre à l'heure indiquée ; il avait choisi une paire de pistolets de combat d'une grande justesse et légers à la main ; enfin il avait voulu que son cher Andrea s'exerçât pendant une heure ou deux à faire des mouches sur une plaque, dans le fond du jardin.

Andrea s'était montré fort calme pendant toute la journée de la veille ; il s'était entretenu avec son frère de diverses œuvres de charité dont le comte lui laissait le département. Il n'avait pas prononcé un mot qui eût trait à la rencontre du lendemain. Comme de coutume, il était rentré chez lui le soir, dans cette humble mansarde des combles de l'hôtel, et s'était mis au lit de bonne heure.

Armand, entrant dans sa chambre à cinq heures et demie, le trouva dormant. Andrea lui sourit en ouvrant les yeux.

— Ah ! dit-il, je venais de faire un rêve charmant...

— Vraiment ? fit le comte d'un ton affectueux, et que rêvais-tu ?

— Je rêvais, répondit Andrea, que nous étions en Bretagne à Kerloven, dans ce vieux manoir de notre enfance. Dieu m'avait pardonné et j'étais heureux auprès de vous et de madame de Kergaz. Moi le maudit, moi l'assassin, j'avais fini par exciter une compassion universelle, et cette compassion me soulageait si bien le cœur que je me regardais vivre et trouvais que la vie était bonne.

Le comte fut pris d'une subite émotion :

— Pauvre frère, murmura-t-il, peux-tu donc douter de la bonté infinie de Dieu, et crois-tu qu'il ne t'a point pardonné depuis longtemps ?

— Oh ! pas encore, répondit Andrea.

Armand se disait à part lui :

— Qui sait si dans une heure il sera vivant encore ?

Et le comte de Kergaz, le loyal et le brave, l'homme qui n'avait jamais tremblé pour sa propre vie, se prit à supplier le ciel, au fond de son cœur, d'épargner celle de son frère...

— Mon ami, lui dit-il tout haut, sais-tu qu'il est cinq heures et demie ?

— Déjà ! fit Andrea.

Et il se leva en souriant, comme doivent sourire les martyrs en allant au supplice. Mais ce signe de résignation fut la dernière concession que M. le vicomte Andrea fit à son rôle d'hypocrisie et de repentir.

Dans ce scélérat infâme, dans ce bandit portant un cilice, il y avait encore quelque chose qui semblait trahir l'éducation première. Il savait être noble et digne à propos. Le tartuffe, une fois le moment venu, sut être un gentilhomme en apparence. Il allait se battre. Il se souvint des traditions galantes et courtoises de la noblesse française aux jours de combat. L'homme courbé se redressa, le visage pâle et souffrant s'anima, l'œil morne et baissé vers le sol étincela d'un éclair de fierté. Andrea, le maudit courbé sous le remords, l'homme aux mœurs accétes, dont la mise annonçant le cloître et un détachement complet des choses de ce monde, disparut pour faire place au vicomte Andrea d'autrefois, à ce sir Williams qui avait fait partie de la fashion anglaise et parisienne, et qui avait été célèbre par ses duels, ses chevaux de sang, ses amours. Il se dépouilla de sa longue redingote à la tournure cléricale, il ôta son chapeau à larges bords. Lorsqu'il descendit dans le cabinet d'Armand, où celui-ci était allé l'attendre tandis qu'il s'habillait, il était vêtu d'une redingote courte de jupon boutonnée militairement, d'un pantalon gris collant, et coiffé d'un élégant chapeau fabriqué rue Vivienne. Sa main, soigneusement gantée de jaune, tenait un cornet de buffle à la main.

Le vicomte Andrea voulait se battre en gentilhomme, et il était fidèle à la tradition de cette vieille noblesse française qui se fait poudrer à frimas le matin de la journée de Fontenoy ou de la prise de Mahon.

M. de Kergaz remarqua cette métamorphose et n'en fut point étonné.

Quelques minutes après, M. Fernand Rocher arriva.

— Sommes-nous prêts ? demanda-t-il en serrant la main de cet homme dont la haine implacable l'avait poursuivi si longtemps.

— Sans doute, répondit le comte en prenant sous son bras la boîte de pistolets.

Ils descendirent.

La calèche fermée d'Armand était attelée dans la cour et attendait au bas du perron.

Au moment d'y monter, le comte leva les yeux vers les fenêtres de l'appartement de madame de Kergaz, dont les persiennes étaient fermées.

— Pauvre Jeanne, murmura-t-il avec émotion, en se penchant à l'oreille d'Andrea, elle dort... et elle est loin de se douter du motif de notre promenade matinale.

— Pauvre comtesse ! répondit le vicomte d'une voix non moins émue, et qui rappela à Armand que son frère aimait Jeanne.

Et M. le vicomte Andrea se disait à part lui, regardant son frère du coin de l'œil :

— Pauvre Armand, toujours honnête et naïf... il ne sait pas que Jeanne a passé la nuit en prière, et qu'elle pleure toutes ses larmes en songeant que je vais me battre pour elle. Overtu ! dit en ricanant le scélérat, décidément son règne n'est pas de ce monde.